

JOH. VAN STEEN.

Holländische Schule.



Cort v. M. de Hoffmann.

Cort v. M. de Hoffmann.

DIE LUSTIGE WIRTHSCHAFT.



Johann Van Steen.

Die lustige Wirthschaft.

Auf Leinwand. — Höhe: 3 Schuh 3 Zoll. Breite: 4 Schuh 7 Zoll.

Wiel zu wenig, wie uns dünkt, hat man bisher die Compositionen Van Steen's gewürdigt. Er war, wie Hogarth, der Sittenmahler seiner Zeit, seines Landes, und besaß er auch nicht jenen überströmenden Reichthum an Humor und tiefer Ironie, so kam er jenem doch oft nahe; und gewiß hätte Van Steen noch Vorzüglicheres geleistet, wenn ein Swift, Fielding oder Garrick seine Rathgeber gewesen wären, und ihm Gegenstände, wie Hogarth's Suiten, vorgeschlagen hätten; wenn ihn endlich sein unseliger Hang zu einer unordentlichen Lebensart nicht von einer reiferen Ausbildung abgehalten hätte. Van Steen's Blätter zeigen eine Fülle von Wis und Satyre; sie sind alle reich an Gegenständen, die aber nicht planlos, wie ein Trödelmarkt, bloß zur Schau aufgehäuft sind, sondern bis auf das kleinste Nebending in die Hauptscene eingreifende Episoden bilden.

Hier sehen wir ein solches Mittel Ding zwischen Schenke und Winkelwirthschaft, wo nur vertraute Gäste einzukehren pflegen. Ueberall ist die Unordnung an der Ordnung, und zwar die lustigste. Das schräg einfallende Licht zeigt, daß es Morgenszeit ist; der Anzug der Hauptpersonen und die überall herumliegenden Reste der Mahlzeit und des Spieles verrathen, daß hier die Nacht durchschwärmt wurde. Die Hausfrau läßt die ohnehin schlaffen Zügel ihres Regiments gänzlich fahren, und zu allem, was geschieht, drückt sie nicht nur eines, sondern beyde Augen zu. Gleich geht alles bunt durcheinander. Ihren sonstigen Thron hat das jüngste Kind eingenommen; es beschäftigt sich mit der Cassa, und zwar nach den reinsten ökonomischen Grundsätzen, indem es das Geld, statt es müßig liegen zu lassen, eigentlich in den möglichsten Umlauf zu setzen sucht. Geht es dem Kinde nicht wie manchem Wohlthäter, der das Gute so lange mit vollen Händen austheilt, bis er endlich selbst nichts mehr zu essen hat? Wirklich liegen schon dessen Teller auf der Erde, und selbst der Rest eines Gerichtes auf dem Tische wird von einem Hündchen verzehret. Alle übrigen Geschöpfe sind von der Experimentir-Lust des Kindes angesteckt. So hat ein Schwein den Hahn des Weinfasses ausgezogen, und ergeht sich daran, seinem kostbaren Inhalte Freyheit verschafft zu haben; im rech-

ten Hintergrunde hat sich ein Ase auf den Kleiderhaken geschwungen, um mechanische Versuche an der Uhr zu machen, deren Gewichte er aushebt. Wir hoffen, daß die Hausfrau bey Zeiten erwache, an welcher ihr Knabe Belebungsversuche anstellt, worunter bekanntlich auch das Einblasen des Rauchtobaks gehört. Das älteste Mädchen allein ist um des Hauses Nutzen besorgt; vorsichtig sich umsehend verbirgt es in den Wandschrank eine Börse, von der es wahrscheinlich den Junker befreyt hat, welcher nur mit seiner Gefährtinn beschäftigt ist, und kaum der redseligen Alten Gehör gibt. Ein alter Mann liest gehend so eifrig in der Postille, daß er die Aente nicht bemerkt, die sich ihm auf die Achsel setze, und daß er mit dem nächsten Schritte an das Weib rennen wird. Wie dieser Mann unter das lustige Bölkchen gerathen könne? — Diese Antwort wollen wir schuldig bleiben; doch sehen wir aus seiner Ungeförtheit im tollen Lärmen, daß er hier wohl bekannt seyn muß. — Hinter dem jungen Paare siedelt ein liederlicher Musikant; das ist der Mahler selbst, dem das unordentliche Leben so sehr gefiel, daß er sich, sogar in Bildern, immer mitten hinein setze; sein Nahme endlich sammt der Jahrzahl 1663 steht auf dem Fasse; der Zug ist charakteristisch. — Wie die Dichter bey den Fabeln die Moral darunter setzen, so hat der Mahler sie als Schlussstein darüber angebracht; denn im Korbe, der statt des Lusters von der Decke herabhängt, befinden sich des Junkers Degen, eine Ruthe, ein Recept und eine Krücke in bedeutungsvollem Conflict, als wollte der Mahler sagen: Sprichst du noch oft hier ein, so wirst du bald einmahl anstatt des Degens die Krücke herablangen, und schwer wird dann die Zuchtruthe auf dir liegen!

Johann Van Steen, der Sohn eines Bierbrauers, wurde im Jahre 1636 zu Leyden geboren. Wegen seiner Neigung zur Kunst ließ man ihn erst bey Knupper, dann bey Andreas Brower, endlich bey van Goyen Unterricht nehmen; letzterer gab ihm seine Tochter zur Frau. Die Neigung zum unordentlichen Leben bewog ihn, Pinsel und Palette mit dem Bierkrüge zu vertauschen; er ward Wirth und Bierbrauer, vernachlässigte aber bald auch dieses Geschäft, daher er, so oft ihm das Geld ausging, wieder zum Pinsel griff. Seine größten Gläubiger waren die Weinwirthe, welche auch die meisten seiner Arbeiten besaßen. Er starb in höchster Dürftigkeit im Jahre 1689. — Die kaiserliche Gallerie besitzt von ihm noch eine lustige Hochzeitgesellschaft.

JEAN VAN STEEN.

LA JOYEUSE SOCIÉTÉ.

Sur toile, — Hauteur : 3 pieds 3 pouces. Largeur : 4 pieds 7 pouces.

LES compositions de Van Steen, selon notre avis, n'ont pas été estimées jusqu'à présent selon leur mérite. Comme Hogarth, il fut le peintre des mœurs de son tems et de son pays, et s'il ne possédait pas autant de bonne humeur et d'ironie profonde, il en approcha du moins assez souvent, et certainement il aurait produit des ouvrages d'un plus grand mérite, s'il avait eu pour guides des Swift, des Fielding ou des Garrik qui lui eussent proposé des sujets tels que les suites de Hogarth, et si enfin son malheureux penchant pour la débauche ne l'avait empêché de former son esprit d'une manière plus solide. Les tableaux de Van Steen brillent par l'esprit et la satire, tous sont riches en objets, qui toutefois n'y sont point entassés comme dans une friperie pour frapper les regards, mais qui tous jusqu'aux moindres accessoires forment des épisodes qui entrent essentiellement dans le plan de la scène principale.

Ici nous voyons une assemblée qui tient le milieu entre un cabaret et un ménage clandestin, où n'entrent d'ordinaire que des hôtes affidés. Partout le désordre le plus singulier est arrangé avec ordre. La lumière oblique qui éclaire l'appartement, nous fait voir que c'est l'heure du matin. Par le costume des personnes principales ainsi que par les restes du repas et du jeu qui couvrent le plancher, nous devinons qu'on a passé la nuit à faire bonne chère. La maîtresse de la maison laisse échapper de ses mains les rênes relâchées de son gouvernement, et ferme non seulement un oeil, mais deux yeux à tout ce qui se passe. Tout se ressent d'un désordre complet. Le trône ordinaire de la maîtresse est occupé par le plus jeune des enfants qui s'étant approprié la caisse, travaille selon les principes les plus vrais de l'économie en faisant circuler aussi vite que possible le numéraire, au lieu de le laisser reposer inutilement. Cet enfant ne ressemble-t-il pas à plus d'un bienfaiteur, qui distribue aussi long-tems à pleines mains jusqu'à ce qu'à la fin il n'a plus rien à manger lui-même ? Effectivement nous voyons déjà par terre les assiettes qu'il y a jetées, et un petit chien sur la table mange les restes d'un plat. Tous les autres in-

dividus imitent l'exemple de cet enfant. Un pourceau a tiré le robinet d'un tonneau de vin et jouit du plaisir d'avoir procuré la liberté à son contenu précieux. A la droite du dernier plan un singe s'est élancé sur un portemanteau pour y faire des essais mécaniques à la pendule dont il lève les poids. Nous espérons que la maîtresse de la maison va se réveiller, car déjà son petit garçon lui fait des essais de vivification, dont un des principaux, comme on sait, est de souffler la fumée de tabac dans les narines. La fille ainée seule s'occupe du bien de la maison; elle regarde avec précaution autour d'elle, et cache dans une armoire pratiquée dans le mur une bourse, dont vraisemblablement elle a débarrassé le gentilhomme, qui uniquement occupé de sa compagne fait à peine attention aux discours de la vieille bavarde. Tout en marchant un vieillard lit avec tant d'attention dans le sermonnaire, qu'il ne sent pas même un canard qui s'est placé sur son épaule, et qu'au premier pas il va heurter contre la femme. Comment cet homme s'est-il égaré dans cette joyeuse société? — C'est à quoi nous ne nous engageons pas de répondre; en attendant nous voyons par son calme au milieu d'un si grand tumulte qu'il doit être bien connu dans cette maison. Derrière le jeune couple un musicien vagabond racle sur le violon; c'est le peintre lui-même qui trouva tant de plaisir à une vie déréglée, que même dans les tableaux qu'il en fit, il s'y plaça toujours au milieu. Son nom ainsi que la date de l'an 1663 se trouve sur le tonneau; et c'est là un trait qui le caractérise. — Les poètes ont coutume de mettre la morale au bas de leurs fables; le peintre au contraire l'a mise en haut comme la clef de la voûte; car dans le panier qui au lieu de lustre est suspendu au haut du plafond, se trouve l'épée du gentilhomme, une verge, une ordonnance de médecin et une béquille, qui font un contraste très-sensible, c'est comme si le peintre avait voulu dire: Si vous fréquentez encore long-tems cette maison, vous finirez par prendre la béquille au lieu de l'épée et vous sentirez alors vivement les coups que cette verge vous infligera.

Jean Van Steen, fils d'un brasseur, naquit à Leyde en 1636. Comme il avait un penchant décidé pour la peinture, on le fit apprendre d'abord chez Knupfer, puis chez André Brouver et enfin chez van Goyen; ce dernier lui donna sa fille en mariage. Son penchant pour une vie déréglée fit qu'il changea le pinceau et la palette contre la cruche à bière. Il devint aubergiste et brasseur; mais bientôt il négligea de même cette profession et se remit à peindre aussi souvent qu'il manquait d'argent. Ses plus grands créanciers furent les cabaretiers qui vendaient du vin, et ce furent ceux-ci qui possédèrent la plupart de ses tableaux. Il mourut dans la dernière indigence en 1689. La galerie impériale possède encore de cet artiste une composition fort gaie, représentant une noce.
